

présente n'est pas une guerre entre des peuples appartenant à des églises chrétiennes différentes, car il s'agit d'une religion nouvelle : le germanisme. La foi du peuple allemand en sa supériorité et en sa mission culturelle, dans son droit de « peuple élu » à étouffer les peuples plus faibles ou « dégénérés », est une force mystique, une religion. Peut-être, en France, en a-t-on exagéré l'importance. La nécessité de réagir contre le germanisme, le besoin pour la nation française de prouver sa vitalité et sa vaillance ont sans doute excité la haine nationale. Ce sont là motifs beaucoup plus dignes pour se faire tuer que la controverse sur l'« homoïouion » ou l'« homouïon ».

Il me semble pouvoir discerner en France trois espèces différentes de haine nationale. 1° On hait les Allemands dans leur collectivité et comme individus. Heureusement, cette haine est assez rare. Je l'ai trouvée chez les réfugiés des départements envahis, qui ont vu leur maison brûlée ou pillée, leurs parents tués ou violés ; chez des soldats qui ont femme, parents et tout ce qu'ils possèdent de l'autre côté des tranchées allemandes, bref, chez tous ceux qui ont une affaire personnelle à régler avec l'ennemi. Pour eux les Allemands sont des brutes féroces, sans aucune qualité humaine. — 2° On hait le peuple allemand en masse, mais pas comme individus. Cette sorte de haine n'est pas rare au front. Tant qu'ils sont en troupe, les Allemands ne sont pas des hommes, mais des ennemis. Mais l'Allemand isolé, qui a fait « kamerade ! » ou est blessé, redevient homme et « prochain ». On peut panser ses blessures, lui donner à boire et à manger. C'est la forme de haine nationale que j'ai le plus souvent rencontrée au front, et chez tous les gens intelligents. Et cette haine est, je crois, indispensable pour bien faire la guerre. — 3° On hait les chefs des Allemands et des Autrichiens, mais nullement la nation et les individus. « Ce sont de pauvres bougres comme nous, faut bien qu'ils marchent », me dit un vieux territorial affecté à la garde des prisonniers ; « mais leurs grosses têtes qui ont fait toute cette saleté-là... ! » Ce point de vue, ou plutôt ce sentiment est probablement plus fréquent qu'on ne croit. J'ai souvent entendu parler ainsi des paysans. C'est encore plus commun chez les Français intellectuels, mais chez ces derniers ce n'est pas dans des symboles insignifiants comme Guillaume II ou François-Joseph qu'on voit les vrais coupables, mais dans les philosophes et les écrivains qui ont créé *l'étatisme allemand*.

— On sait que la vie théâtrale et musicale en Allemagne a été relativement peu atteinte par la guerre. Presque tous les théâtres sont demeurés ouverts et leur répertoire est resté aussi varié, aussi panaché, pourrait-on dire, que jadis. Si nous en croyons le dernier feuilleton musical des *Basler Nachrichten*, une question Wagner se pose à Berlin :

Il a paru en février, dans la *Berliner Zeitung am Mittag*, un essai s'efforçant d'établir si la faveur dont jouissait Wagner jusqu'ici est en baisse. Alors que naguère encore Richard Wagner venait en scène pour le moins trois ou quatre fois par semaine, il lui faut depuis six mois se contenter d'une représentation au plus. Dans la période du 19 au 28 février, son nom n'a paru que trois fois sur l'affiche de l'Opéra royal et de l'Opéra allemand

de Berlin. La situation est meilleure à Hambourg où a lieu chaque année un cycle wagnérien, et à Dresde où l'*Anneau* a été donné quatre dimanches de suite. Parmi les œuvres de Wagner représentées, nous retrouvons en première ligne *Tannhäuser* et *Lohengrin*; le succès par contre des œuvres de Mozart et des opéras français et italiens a augmenté. Un certain éloignement conscient de Wagner n'est pas niable, et déjà avant la guerre Richard Strauss avait pu reconnaître, lorsque, après *Elektra*, il s'attaqua au sujet joyeux et varié du *Rosenkavalier* et rentra dans le chemin de la mélodie, que les voies wagnériennes ne menaient plus très loin. Au point de vue du fait en lui-même, les représentations actuelles ne manquent pas d'intérêt, si bien même elles manquent de diversité et accusent trop de précipitation. On peut se griser de Mozart : *Les Noces de Figaro*, *Don Juan*, *Così fan tutte* ou *l'Enlèvement* nous sont offerts par presque chaque scène. Récemment la Comédie Royale nous a donné comme nouveauté *la Jardinière par amour* (« la finta Giardiniera ») écrite par Mozart à l'âge de 18 ans. Mais, pour lui faire la vie plus longue, on ramena ses trois actes à un seul. Ici, et Berlin est l'Évangile de l'Empire, — les ouvrages préférés du public sont *Carmen*, *Tiefland*, *Mignon*, *Rigoletto*, etc. Ce qui est particulièrement intéressant, ce sont les réponses faites, à une enquête de la rédaction, par les personnalités à la tête des grandes scènes musicales allemandes, qui, pour la plupart, déclarent que cette baisse de Wagner n'est que passagère et est imputable à la guerre. Ainsi, le comte de Hülsen-Häseler, intendant général de la Comédie royale, croit pouvoir prophétiser que les œuvres de Wagner retrouveront après la guerre leur vertu d'attraction; les représentations wagnériennes furent de 80 en 1915 (86 en 1913). Otto Lohse, directeur de l'Opéra de Leipzig, constate déjà une amélioration, malgré la guerre, qui a atteint non seulement les solistes hommes et l'orchestre, mais aussi, ce qui est d'importance pour la Trilogie, les machinistes. Georg Hartmann, directeur de l'Opéra allemand, donne sur ce dernier point une réponse curieuse : par suite des manques dans le personnel technique, *l'Or du Rhin* et le *Crépuscule des Dieux* sont devenus impossibles à représenter. « Là où les chœurs ont été très touchés par la mobilisation, il faut également renoncer aux *Maîtres Chanteurs* et à *Parsifal*. L'orchestre souffre tout particulièrement. Les manques se font surtout sentir parmi les instruments à vent; les remplaçants ne se trouvent pas facilement, certains ont des exigences comparables seulement à celles des grands ténors. » Parce que six machinistes spéciaux de l'Opéra allemand sont aux armées, on n'y peut jouer *l'Or du Rhin*. Par contre, *Tannhäuser* et *Lohengrin* sont moins exigeants, leur mise en scène remontant à celle en usage en 1840, leur orchestration étant plus simple et les chœurs pouvant par places supporter des coupures. Félix de Weingartner est du même avis et conclut ainsi : « Jamais Wagner ne sera impopulaire, seulement il faudra pendant un temps plus ou moins long supprimer les représentations intégrales. »

PAUL MORISSE.

### LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

**Remy de Gourmont et la critique étrangère.** — Au moment de la mort de Remy de Gourmont, de nombreux journaux